Présence de Maurice Zundel

THÈME : LA DIGNITÉ HUMAINE :TRÉSOR INFINI À CONQUÉRIR

Octobre 2026 - N°136



La singularité du chrétien est de reconnaitre en tout homme un frère aussi digne que lui d'être aimé sous le regard de Dieu.

SOMMAIRE

La Dignité de l'homme, *Le Caire, 1961* 4

La Dignité de l'homme, *Lausanne, 1965* 13

Le fondement de la dignité et de l'autonomie humaine, *Beyrouth 1972* 24

Droit de l'homme - Droit de propriété, *Paris, 1972* 30

Informations des AMZ 33

AMZ-Belgique
Av. Jan Olieslagers, 24/14,
1150 WOLUWE-SAINT-PIERRE
amz.belg@yahoo.fr

Président
Jean-Paul Declairfayt
jpdeclairfayt@outlook.be

Secrétaire
René Champagne
Tel. : + 32 479 03 74 14

Abonnement 35 €
port compris
IBAN: BE08 7420 3141 6113
BIC : CREGBEBB

AMZ-France
47, rue de la Roquette
75011 PARIS
amzfrance@free.fr

Président
Jean-Marie Dietrich

Vice-Président
Anne-Claire Bureau

Tel. : 01 43 38 75 45
http://amz-france.fr

Abonnement 37 €
Adhésion 15 €
LBP 38 070 87 D
La Source

AMZ-Suisse
Rue de la Côte, 109
CH – 2000 NEUCHÂTEL
amz@mauricezundel.ch

Présidente
Myriam Volorio Perriard
Tél. : +41 (0)32 725 65 82

Trésorier
Hugo Mittempergher

www.mauricezundel.com

Abonnement + Cotisation
CHF 50
CCP 12-29018-9

AMZ-France : 01 43 38 75 45 - amzfrance@free.fr
Bulletin trimestriel - Dépôt légal n° 607 - Juillet - 3ème trimestre 2026
Directeur de la publication : Jean-Marie Dietrich
Ateliers de l'Abbaye - Imprimerie - 1285 route du Rhins - 42630 PRADINES

"Vos données sont recueillies pour assurer la bonne gestion de vos abonnements. En aucun cas elles ne sont cédées à des Tiers.
Conformément à la loi «Informatique et libertés» et à la réglementation européenne, vous disposez d'un droit d'accès,
de rectification et de suppression des informations vous concernant, en nous contactant :
AMZ-France, 47 rue de la Roquette, 75011 Paris – Tél. : 04 43 38 75 45 – amzfrance@free.fr

EDITO

Chères amies, chers amis,,

Le 15 mai 2026, le pape Léon XIV publiait sa première encyclique intitulée Magnifica Humanitas[1]. Elle est consacrée à la protection de la personne humaine et à la dignité face aux défis de l'intelligence artificielle. Le pape y affirme notamment que la dignité de chaque personne est inaliénable, d'une valeur infinie et qu'elle ne doit jamais être subordonnée ou remplacée par la technique.

Ce bulletin réunit trois écrits marquants de Maurice Zundel évoquant ce qu'il entend par « dignité humaine », une réalité dont il a souvent parlé.

La dignité humaine, c'est « le Trésor infini confié à toute conscience humaine comme la charge de générosité qui livre à son arbitrage, la Vie divine dont chacun de nos choix peut éteindre ou révéler la Présence. »

Il ajoutera « qu'est-ce ce que le Christ veut sauver dans l'homme sinon la dignité? Pourquoi meurt-il, sinon pour faire contrepoids à tout ce qui empêche l'homme d'atteindre jusqu'à lui-même et de réaliser sa dignité ? »

Alors, « il s'agit de nous jeter au cœur de la vie d'aujourd'hui, en cet instant même, pour reprendre conscience en nous de la dignité humaine, pour essayer de la dégager de tout ce qui la voile et la défigure en nous-même, pour mettre en valeur ce trésor qui nous est confié et pour en apporter aux autres, silencieusement, la lumière et l'amour. »

Cette invitation pressante rejoint une prière de la liturgie, qu'aimait Maurice Zundel, écho au mystère de la Transfiguration:

"Ô Dieu, qui avez créé l'homme
dans une admirable dignité
et qui l'avez plus magnifiquement encore restauré."

Jean-Marie DIETRICH
Président de l'AMZ France

LA DIGNITE DE L'HOMME

Le Caire, février 1961

L'Evangile se caractérise comme un réalisme, un réalisme infini. Jésus, le Fils de l'homme, Jésus nous ramène à l'homme. Jésus nous fait connaître l'homme. Jésus s'identifie avec l'homme. *« J'ai eu faim, j'ai eu soif, j'étais en prison, j'étais malade, j'étais nu, car chaque fois, chaque fois que vous avez secouru le plus petit d'entre mes frères, c'est moi-même que vous avez secouru. »* (Mt 25, 35).

C'est donc cette identification de Jésus avec l'homme qui est la caution irrécusable de ce réalisme qui caractérise l'Evangile.

C'est l'homme qui est le centre, c'est en l'homme que tout s'accomplit. *« Quand donc tu présentes ton offrande à l'autel, si là tu te souviennes que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande devant l'autel. Va d'abord te réconcilier avec ton frère ; puis, reviens, et alors présente ton offrande »* (Mt, 23)

Ce réalisme éclate d'une manière encore plus frappante dans la parabole du Bon Samaritain (Lc 10, 29-37).

Le Samaritain, l'hérétique, le schismatique, l'homme qui est honni et haï plus encore qu'un païen, c'est lui que Jésus va donner en exemple de la perfection humaine et divine - c'est la même.

Et, justement, le Samaritain, c'est celui qui ne se paie pas de mots. C'est celui qui ne se détourne pas de l'homme dans une prière hypocrite. C'est celui qui va vers l'homme, qui se penche sur les besoins de l'homme, qui veut sauver l'homme, parce que le Royaume de Dieu est à ce prix. Si on ne sauve pas l'homme, on ne sauvera rien, car c'est l'homme lui-même qui doit devenir, qui est appelé à devenir le Royaume de Dieu.

Et c'est cela qui nous importe aujourd'hui. Nous ne voulons pas vérifier les titres de notre foi ailleurs que dans l'homme, dans tous les hommes d'aujourd'hui, et nous voulons que l'athée, celui qui se croit athée, nous comprenne, qu'il entende en lui la même résonance que nous percevons en nous-mêmes.

Enfin, tous les hommes ont quelque chose de commun.

Il y a, dans tous les hommes, ce caractère d'humanité, cette possibilité, d'humanité qui peut les joindre, les rassembler, faire tomber les murs de séparation et qui porte d'ailleurs toutes les cultures et toutes les civilisations. Il y a un élément commun : il s'agit de le découvrir jusque dans la révolte, car la révolte est, souvent, le

commencement de l'éveil, le commencement d'une entrée dans la vie authentique, comme une prise de conscience qu'il y a dans l'homme plus qu'un animal, plus que des besoins physiques, plus que des servitudes matérielles, plus que des stimulations biologiques.

Il y a tout cela, bien sûr; l'homme est d'abord un immense animal, mais il est autre chose, encore. Et c'est cette possibilité qu'il faut serrer de près, c'est de cette possibilité qu'il faut prendre conscience.

Nous ne trouverons pas Dieu en dehors de l'homme et c'est cela justement qui nous émeut tellement dans ce réalisme de l'Evangile. C'est qu'il n'a d'autre caution que l'homme lui-même. C'est dans la plénitude de la vie humaine, c'est dans l'authenticité de la vie humaine, c'est dans la transparence de la vie humaine, que Dieu veut se manifester.

Mais de quel Dieu parlons-nous, de quel Dieu ?

Jésus a payé pour savoir combien ce mot de Dieu peut renfermer toutes les équivoques. Il s'est heurté chaque jour à une religion établie, qui devait prononcer sa condamnation. Il devait succomber au jugement du sacerdoce. Il devait être rejeté au nom de la tradition.

Il devait être condamné comme ennemi de la religion et c'est à sa mort qu'un grand prêtre attachera le salut de son peuple. Il faut qu'il meure, car il est un danger pour tout le peuple. Il faut qu'il meure, parce qu'il est un blasphémateur. Il faut qu'il meure, parce qu'il met en question toute la tradition sur laquelle les hommes ont vécu jusqu'ici.

Jésus savait bien qu'on peut parler tout le jour de Dieu et parler d'un faux dieu et c'est pourquoi il veut nous ramener au vrai, au vrai qui est intérieur à nous-même, au vrai que nous rencontrons toutes les fois que nous nous rencontrons nous-même.

Et, c'est là toute la difficulté : comment nous rencontrer nous-même ? Quand nous rencontrer nous-même ?

Comment sommes-nous sûrs que nous sommes parvenus jusqu'à nous-même ? Qui sommes-nous ? Qui peut nous dire notre nom ? Qui peut donner pour nous un sens à ces mots, qui viennent toujours à la bouche, "je", "moi ?" La vérité, c'est que nous ne savons pas.

C'est là le plus grand voyage, le plus long, le plus difficile, le plus semé d'embûches, le chemin vers nous-même.

Nous n'avons pas le temps d'aller jusqu'à nous-même. Des milliers de poteaux indicateurs d'ailleurs nous détournent d'aller jusqu'à nous-même. Il y a tant de

bruit, tant de bruit autour de nous. Comment pourrions-nous parvenir à ces régions du silence où l'on écoute et où l'on entend ?

Et tout est là finalement. L'Evangile auquel Jésus veut nous conduire, c'est cet Evangile intérieur, c'est cette voix secrète, silencieuse, qui est la seule qui puisse nous instruire et nous rassembler.

Prenons donc le témoignage, le témoignage le plus irrécusable, celui de la révolte, prenons-le d'abord, si vous le voulez, sous cette forme que Sartre lui a donnée dans *Le Diable et le Bon Dieu*, sous la forme du bâtard qui refuse d'être identifié avec sa bâtardise, du bâtard qui ne veut pas qu'on le confonde avec sa peau, du bâtard qui mettra le monde à feu et à sang, plutôt que d'accepter cet outrage, parce qu'il sait, il sent qu'il n'est pas que sa peau, il sait qu'il n'est pas que sa bâtardise, il sait qu'il y a en lui, quoi ?

Une dignité, une dignité qu'il ne connaît pas, mais qu'il reconnaît aussitôt que les autres la piétinent et la contestent.

Voilà ce qui est irrécusable. Dans la révolte de l'homme ou du peuple qui ne veut pas se laisser piétiner, il y a en lui une valeur infinie, une source cachée. Dans cette révolte commence une prise de conscience irrécusable.

Celui qui a senti s'éveiller le sens de sa dignité face à la méconnaissance des autres, face à leur mépris de sa dignité, est déjà sur le seuil de ce royaume mystérieux devant lequel Jésus s'agenouillera au Lavement des pieds.

Pour celui qui n'a pas senti cette valeur dans l'homme , qui ne s'est pas incliné devant ce secret inexprimable, pour celui qui n'a pas senti, un jour, dans l'innocence d'un enfant, un monde infini, Dieu ne sera jamais qu'une idole. Les institutions, les rites, les prières, tout cela ne sera qu'une formidable imposture ou une immense illusion, si l'homme n'a pas été reconnu comme l'homme.

Il y a là une base commune où tous les hommes peuvent se joindre, sur laquelle tous peuvent construire et qui est l'univers de l'Evangile : *« J'ai eu faim, j'ai eu soif, j'étais en prison, j'étais infirme, j'étais nu et c'était moi, c'était moi, c'était moi en chacun, c'était moi avec chacun, c'était moi à travers chacun. »*

Il n'y a pas d'autre Dieu dans la pensée de Jésus-Christ que ce Dieu-là, ce Dieu intérieur à l'homme piétiné, méconnu, méprisé, à l'enfant persécuté, martyrisé et désarmé, à la petite fille dont parle Dostoïevski, à la petite fille qui bat et frappe en vain à la porte des cabinets où elle est enfermée dans le jardin de Moscou en hiver parce qu'elle a mouillé son lit.

Elle appelle, elle implore et personne ne répond. Et pourtant, Dieu entend Dieu et clame à travers le gémissement de cette enfant. Dieu nous appelle, parce qu'il a pu naître dans cette dignité fragile, désarmée.

C'est là qu'il a pu naître, et c'est là que l'homme apparaît dans ses possibilités inépuisables. Cet enfant n'est rien qu'une espérance, qu'un faisceau de possibilités, il est sa vie, il est inviolable, parce qu'il porte en lui tout l'espoir, tout l'avenir du Royaume de Dieu.

D'ailleurs, l'année dernière, nous avons été alertés par l'exécution aux Etats-Unis de Chessman (exécuté en 1960, après 12 ans de procès au jugement contesté) Tout d'un coup, la vie, cette vie est apparue comme un test de la vie universelle, et les hommes se sont interrogés : peut-on tuer une vie ? Peut-on en disposer ? Peut-on sans aveu et sans consentement de l'homme faire disparaître un homme ?

Des millions d'hommes se sont interrogés, des millions d'hommes ont répondu : non... non ! On ne peut pas, on ne doit pas, on ne doit pas, parce qu'il y a dans un homme tout le bien de l'homme, l'unique bien de l'homme.

Le vrai bien commun des hommes, c'est l'homme lui-même. C'est un homme seul, c'est un homme seul dans sa conscience, dans sa liberté, dans sa dignité, dans la possibilité qu'il a de faire de toute sa vie une offrande, un don, une source, comme dit l'Evangile, qui jaillit en vie éternelle.

Chessman est mort et la question posée par son exécution, la question demeure : dans un seul homme il y a tout l'homme, dans un seul homme, toute la condition humaine se concentre et se résume ; dans un seul homme, il y a à la fois toute la possibilité et toute la révélation du seul vrai bien commun.

Quel est ce vrai bien commun, sinon, justement, ce trésor qui nous est confié à tous et à chacun et que nous avons à défendre et à protéger et à éveiller et à accroître et à communiquer ?

Et quel est ce trésor, sinon la perle cachée, la perle cachée du Royaume, sinon la divinité elle-même ? Et qu'est-ce que la divinité, justement, sinon en nous, en chacun de nous, à travers nous tous, un sens intérieur à chacun, caché au plus intime de chacun où rayonne cette lumière de vérité, cette lumière incorruptible, cette lumière que l'on devine parfois dans un regard d'enfant, cette lumière qui est la clarté du cœur, cette lumière où les âmes s'échangent et se comprennent, cette lumière vivante dans laquelle toute connaissance est une naissance.

C'est là, justement, que Jésus veut nous conduire, c'est à ce bien commun qu'il veut nous rendre attentif, c'est ce bien commun qu'il nous presse de devenir.

Et s'il en est ainsi, il est incontestable, s'il en est ainsi, nous sentons que notre conviction, que notre foi, que toutes nos certitudes sont liées, pour nous et pour les autres, à cette expérience que nous sommes, à cet être que nous devenons ou que nous refusons de devenir.

Et tout est là. Il n'y aura pas de prophétie, il n'y aura pas de miracle, il n'y aura pas de catastrophe qui pourront atteindre le fond de l'âme humaine et la transformer.

Il n'y a qu'une seule chance, qu'un seul Evangile, c'est celui que devient un être qui répond et qui est fidèle à l'appel de la vérité, qui la laisse transparaître en lui-même et qui, sans la nommer, pour ne pas la restreindre, pour ne pas la limiter, en porte aux autres le jour, l'espace et la joie.

L'Evangile de Jésus-Christ, c'est nous-même. L'Evangile de Jésus-Christ est en nous-même et c'est là seulement que nous en pourrons faire une lecture efficace et fructueuse.

Il est essentiel, de ne pas nous égarer. Il ne s'agit pas pour nous de nous émouvoir sur des réalités passées.

Il s'agit de nous jeter au cœur de la vie d'aujourd'hui, au cœur de l'humanité d'aujourd'hui, au cœur de notre propre vie, en cet instant même, pour y écouter l'appel de l'Eternel, pour y redécouvrir la perle du Royaume, pour reprendre conscience en nous de la dignité humaine, pour essayer de la dégager de tout ce qui la voile et la défigure en nous-même, pour mettre en valeur ce trésor qui nous est confié et pour en apporter aux autres, silencieusement, la lumière et l'amour.

C'est là, incontestablement, qu'il faut revenir. Il ne s'agit pas de disserter sur l'origine du monde quand le monde commence à chaque instant : il est fonction de la décision que nous prenons d'être ou de ne pas être, d'être "oui " ou d'être "non ", d'être attentifs ou distraits, d'entendre l'appel ou de feindre de ne l'avoir pas entendu.

Il n'y a pas d'autre preuve que cette expérience-même qui nous met à l'épreuve et qui nous demande à chaque instant de décider du prix et du sens de la vie.

Et dans cette direction, nous voyons bien se dessiner la tragédie, la tragédie divine : si Dieu est ce moi, ce moi universel, ce moi silencieux, ce moi fragile, ce moi innocent, ce centre caché au plus intime de chacun comme un lien avec tous, si c'est là que la véritable humanité, celle qui n'est pas encore, mais qui peut être, qui est appelée à être, si c'est là que la véritable humanité va se joindre et se découvrir et se rencontrer.

Nous voyons bien poindre, nous voyons aussitôt poindre la tragédie divine, parce que nous savons bien, nous sentons bien toute l'épaisseur, toute l'opacité, toute la lourdeur, toute la pesanteur de notre vie.

Pour un instant, un instant d'éveil, pour un instant de conscience, que de moments innombrables d'inconscience, de fermeture, d'égocentrisme, de complaisance en soi, de défense de soi, de crispation sur soi, de sensualité, de ténèbres, de refus, de *"non"* opposés à ce petit *"oui"* fragile, qui était éclos, à un moment privilégié, où nous avions entendu l'appel du silence.

Et c'est justement pourquoi Dieu est menacé, menacé comme la dignité humaine, menacé comme la grandeur humaine, menacé comme la liberté humaine, menacé comme tout ce qui est humain parce que, justement, il est la respiration de tout ce qui est humain.

Il est la caution de tout ce qui est humain. Il est le secret de tout ce qui est humain. Il est l'essence, il est le cœur. Il est la Lumière de tout ce qui est humain. Il est l'humanité même dans sa source et dans son universalité comme il l'est.

Et c'est là justement tout le mystère de la Croix comme il l'est dans sa fragilité, désarmé, livré à l'homme, livré au jugement de l'homme, livré à la condamnation de l'homme comme la vérité.

Il est si facile de piétiner, de défigurer, de s'approprier, pour en faire un monstrueux monopole, qui permettra en toute sécurité de condamner. De condamner qui ? Mais justement le Fils de l'homme et le Fils de Dieu !

Nous sommes déjà au cœur de la Passion. C'est là qu'elle s'accomplit, justement, dans cette méconnaissance du royaume intérieur de l'homme.

Alors on voulait voir un temple, un temple immense dont la beauté stupéfiait le regard du pèlerin. On voulait circuler dans ses galeries. On voulait contempler ces blocs d'une trentaine de mètres aux assises formidables. On voulait cette splendeur d'un culte extérieur, qui finalement n'engageait à rien.

On voulait ce monopole. On voulait cette certitude sur le papier qui permette de passer tranquillement à côté du blessé, sans le voir. On voulait ces garanties, on voulait ces cautions qui sanctifient par des objets, sans que l'on ait besoin de se convertir et de se transformer.

Et voilà la religion, la religion tragique, la religion du Fils de l'homme, la religion de la Croix, la religion de la défaite, la religion de la fragilité, la religion de l'innocence condamnée, méconnue, piétinée.

Et pourquoi s'étonner ?

C'était si commode d'avoir un Dieu bon à tout faire, un Dieu dont on chargeait les épaules de tous les fardeaux de l'histoire, un Dieu qui devait intervenir à point nommé, un Dieu qui devait mettre ses mains, ses doigts dans la mécanique du

monde, un Dieu que l'on appelait à la rescousse lorsque l'on ne savait plus se tirer d'affaire et que l'on se hâtait d'oublier, lorsque la vie prospérait, s'engraissait, lorsque l'animal humain ne se sentait plus blessé, ne se sentait plus réduit à se découvrir et à reconnaître sa dignité.

Et maintenant, nous savons que le vrai Dieu, du moins nous commençons à nous en douter, que le vrai Dieu est là, qu'il est au-dedans de nous, qu'il nous est livré comme la vérité aux savants, comme la musique aux musiciens, comme l'amour au cœur de l'homme.

Bien sûr, que va faire la vérité ? Qu'est-ce qu'elle va faire à ces savants qui la torturent, et qui perdent contact avec la science parce que ce n'est plus la science qu'ils cherchent, mais le succès, mais l'argent, mais la réputation, mais d'être au service d'une cause impure, dont ils sont devenus les esclaves.

Qu'est-ce que pourra faire la vérité ? Rien... rien : elle est sans défense, elle est là toujours offerte, mais qui l'écoute en devenant silence ?

Qui l'écoute et qui la laisse transparaître ? Qui l'écoute et qui en porte en lui-même le rayonnement et la vie ?

Il n'y a pas d'autre Dieu pour nous que ce Dieu-là, ce Dieu que saint Jean chante dans le Prologue de son Evangile. Ce Dieu qui est, qui était, qui sera, qui est toujours déjà là, ce Dieu qui luit dans les ténèbres, ce Dieu qui nous attend, ce Dieu qui est dans le monde, ce Dieu inconnu, ce Dieu méconnu, ce Dieu qui vient, qui frappe, ce Dieu que nous éconduisons, ce Dieu qui n'est pas reçu, ce Dieu constamment refoulé, ce Dieu à la place duquel nous ne cessons de dresser l'idole d'un faux dieu en accord avec nous-même, en accord avec notre moi animal et qui nous dispense de devenir, qui nous dispense d'exister, qui nous dispense de faire cet immense itinéraire de nous-mêmes à nous-mêmes, qui nous dispense de faire la découverte de cette exigence fondamentale, inexorable, de cette exigence créatrice qui veut faire, de chacun de nous, le commencement et l'origine d'un monde qui n'existe pas encore, mais qui peut devenir, et qui ne cesse de poindre et de grandir toutes les fois qu'une âme, une âme inconnue, silencieuse, cachée, et qui est *"oui "* tout entière, apporte son consentement, se laisse traverser par le rayon de la source et porte, dans son regard, la Lumière infinie de l'éternel Amour.

C'est donc dans cette perspective que nous voulons commencer cette semaine.

C'est dans cette perspective que nous voulons nous situer en pensant à tous les hommes, en pensant à tous les révoltés qui sont souvent les plus proches, les plus proches de l'Evangile du Dieu vivant, en pensant à tous les athées qui se croient tels parce qu'il ont repoussé l'idole que les croyants font si souvent de Dieu.

Nous voulons penser à tous. Nous voulons entendre cet appel commun pour essayer de devenir une réponse commune.

Ah ! Nous ne voulons pas être une secte. Nous ne voulons pas être un peuple élu. Nous voudrions être hommes, être hommes tout simplement, être humains enfin de cette humanité avec laquelle Jésus s'identifie, de cette humanité blessée dans l'homme qui gît le long de la route, de cette humanité méconnue dans la petite fille qui gèle dans le jardin de Moscou.

Être hommes comme l'ont senti, tout d'un coup, tous ceux qui ont voulu que Chessman ne mourût point, qui ont voulu que cette chance fût sauvée, que l'homme ne disposât pas de l'homme, parce qu'il y a dans l'homme plus que l'homme, parce que l'homme vrai est plus que lui-même, parce qu'il y a en nous le sanctuaire éternel, parce que nous ne pouvons nous approcher de nous-même que sur la pointe des pieds, parce que justement nous sommes chargés tous et chacun au plus intime de nous-même du Royaume de Dieu, du royaume de la vérité, du royaume de la beauté, du royaume de l'Amour, du royaume de la nouvelle naissance, parce que c'est au-dedans de nous que tout va s'accomplir, parce que c'est là que va luire l'unique espérance, parce que Dieu nous attend, parce que la vérité a besoin de nous, parce qu'elle va mourir, si nous n'en vivons pas.

Et, au commencement de cette Semaine Sainte, nous apprenons de nouveau que le procès de la divinité est engagé, et que c'est nous qui avons à prononcer le jugement et que c'est nous - et nous seuls - qui avons prononcé la condamnation et que nous pouvons aujourd'hui prononcer l'acquittement.

Qu'aujourd'hui nous pouvons revoir ce procès, qu'aujourd'hui nous pouvons reconnaître cette innocence, qu'aujourd'hui nous pouvons découvrir dans le silence de nous-même les traits du Visage imprimé dans nos cœurs, qu'aujourd'hui nous pouvons entendre l'appel de la musique silencieuse et qu'aujourd'hui tout peut commencer.

Voilà la folie à laquelle Jésus nous invite. C'est cela le Dieu vivant. Il n'y en a pas d'autre.

Nous allons donc nous mettre devant le sanctuaire intérieur. Nous allons écouter. Oui, nous demandons à Dieu cette grâce suprême.

Cachons-nous dans ce silence. Recueillons-nous dans le plus secret de nous-même et nous entendrons.

Nous entendrons toujours, dès lors que nous écouterons à fond, et nous saurons que cette histoire est une histoire éternelle, qu'elle nous prend aujourd'hui aux entrailles parce que, justement, c'est cela qui décidera de tout, et de quel homme,

et de ce qu'il sera, et de ce qu'est Dieu, et donc comment il se révélera, et de ce qu'est l'univers, de ce qu'il veut signifier quand on l'aborde, non pas comme une carrière à exploiter, mais comme un paysage à contempler, comme une vérité à découvrir, comme une pensée à méditer, comme une Présence à accueillir.

Voilà, il en sera toujours ainsi : tout est remis entre nos mains. Ne cherchons pas ailleurs les responsables. Les seuls responsables, finalement, c'est nous-mêmes.

Car c'est à chacun de nous que tout a été donné, et c'est chacun de nous qui portons dans son cœur le Dieu vivant, le Dieu qui ne s'impose jamais, tout en se proposant toujours et qui, au seuil de toute Semaine Sainte, nous appelle à revivre son éternel pèlerinage, à ouvrir la porte puisque, ce soir, il frappe : « *Je me tiens à la porte et je frappe. Si quelqu'un m'ouvre, j'entrerai et je m'assoirai à sa table et je souperai avec lui et lui avec moi.* » (Ap. 3, 20)

Maurice Zundel

LA DIGNITE DE L'HOMME

Conférence Hôtel Royal de Lausanne 1er mars 1965

Le progrès humain tient dans cette petite phrase de Flaubert : P*ourquoi vouloir être quelque chose, quand on peut être quelqu'un ?* Flaubert venait de recevoir une lettre de Baudelaire lui demandant d'appuyer sa candidature à l'Académie, et scandalisé de ce qu'un poète ne se contentât pas de la poésie, il écrivait dans son journal, ces mots admirables qui portent la vie : *Pourquoi vouloir être quelque chose quand on peut être quelqu'un ?*

Pour Flaubert, ce n'était pas de la littérature, il avait choisi. Il avait fait de l'Art une religion. Il s'était purifié de tout ce qui l'empêchait de se consacrer totalement à la beauté, il vivait donc ce qu'il écrivait.

Voilà donc notre problème. Sommes-nous quelque chose ou quelqu'un ?

Cette petite phrase peut nous sembler ou peut demeurer pour nous purement littéraire, mais il y a des gens pour qui elle n'est pas de la littérature, ce sont ceux qui n'ont pas le choix : les affamés, les désespérés.

Tous les jours, je me heurte à la misère, à la faim, aux gens démunis. Il faut chaque jour donner ce que l'on n'a pas à des gens qui ont encore moins, parce que justement, en eux, le problème humain devient un drame, une tragédie, parce qu'il leur est impossible d'être quelqu'un.

La misère, la nécessité, ces besoins physiques qui les prennent aux entrailles, les obligent à être quelque chose. Et lorsqu'on est témoin de la misère, comme je le suis tous les jours, on prend conscience de la dimension humaine, précisément là où il est impossible qu'elle se réalise. C'est dans ce dénuement de l'homme que l'on comprend qu'il devrait être quelqu'un.

Et si l'on souffre jusqu'aux limites de la tolérance, si l'on souffre de voir tant d'êtres démunis, c'est précisément parce que, en eux, l'humanité est bafouée. Parce qu'en eux, la condition humaine ne peut pas s'accomplir. Ils sont contraints de demeurer quelque chose. Et leur souffrance est d'être acculés à cette nécessité que Sartre a exprimée dans: Les *Mains Sales*, dans cette petite phrase vulgaire : T*u voulais ta bouffe, et un petit quelque chose en plus !*

Le personnage auquel s'adresse cette phrase, est un pauvre bougre, en effet, qui, à vingt ans, éprouvait la honte d'être réduit à ces nécessités physiques et qui cherche dans une obédience communiste, un espace où il pourra respirer. *Tu voulais ta bouffe et un petit quelque chose en plus*, cela s'appelle dans un langage noble : *la dignité*.

L'homme ne peut pas supporter, quand il n'y est contraint, d'être associé à un univers qui l'écrase.

Et il cherche un visage, il cherche quelqu'un, il cherche un espace où il pourra trouver enfin, l'expression authentique de l'humain.

Le désespéré se trouve dans le même cas. Il peut ne manquer de rien matériellement, mais il est généralement assez lucide pour avoir percé à jour le jeu des vanités humaines et des paroles vaines. Et il ne peut plus vivre parce qu'il a perdu toute raison de vivre.

Et devant ces deux cas, si semblables d'ailleurs, de la misère et du désespoir, où je prends conscience de la dimension humaine, je sais que c'est souvent mon intervention, comme elle pourrait être la vôtre, bien entendu, qui sépare un homme solitaire du suicide.

Il faut que je trouve en moi le geste ou le mot qui répondra à son attente, que je lui donne ce secours qui lui permettra d'échapper à la misère ou que je lui offre cet espace qui lui permettra de se guérir de son désespoir.

Et c'est en tremblant que je suis confronté à ce destin, car, quand la vie d'un homme dépend de soi, on ne peut qu'entrer dans les profondeurs suprêmes du silence et joindre l'autre dans les racines de son être. Et attendre que, de ce silence fraternel, naisse enfin le geste, la parole, libérateur ou libératrice, que l'homme se redresse, reprenne confiance, découvre enfin un visage.

Que l'homme ait le sentiment très net que, dans cet univers, il n'est pas seul, et qu'il vient de rencontrer quelqu'un !

Il est des êtres pour qui ce choix entre quelque chose et quelqu'un est autre chose que de la littérature, et ce sont justement les hommes qui, ayant perdu la possibilité de s'exprimer authentiquement, cherchent désespérément la possibilité de survivre.

S'ils survivent, il n'est pas qu'ils se souviendront de leur expérience. S'ils arrivent à se tirer d'affaire, d'une manière définitive, il est bien probable qu'ils oublieront leur détresse et leur désespoir, que de nouveau ils se livreront au jeu d'une vie de surface. Il reste que, lorsqu'on est confronté avec le désespoir et la misère, on sait qu'il faut sauver cette chance, parce que, ne pas la sauver, ce serait perdre ses propres raisons de vivre.

Nous passons notre temps à nous raconter nous-mêmes à nous-mêmes. Notre vie est tout entière occupée du dedans, tout entière occupée par cette histoire que nous nous racontons à nous-mêmes. Et cette histoire, la plupart du temps, est une auto-justification.

C'est une histoire où nous nous donnons raison, où nous nous convainquons que n'importe qui, à notre place, aurait agi comme nous avons fait, donc aurait agi dans le meilleur sens.

Mais je sais que dans cette histoire intérieure, dans cette diction silencieuse, se situent toutes les chances de l'homme. C'est finalement la position que l'homme prendra au-dedans de lui-même, à l'égard de soi et de l'univers, qui va décider pour lui de tout.

C'est pourquoi, je sais que je dois sauver cette chance. Dans la mesure où cela est dans mes moyens, je sais que tout l'honneur de l'humanité, toute sa grandeur est engagée dans cet homme, fut-il archimédiocre. Car, s'il peut resurgir, s'il peut faire de sa vie intérieure une adhésion à la lumière et à l'amour, il pourra devenir, pour tous ceux qui l'entourent, un foyer de vie, de liberté et de joie.

La plupart des hommes qui ne sont pas contraints de prendre position, ne choisissent pas. Ils se laissent porter par la vie, par leur biologie, par leurs humeurs et leurs sécrétions glandulaires, les événements, parce qu'il y a en eux, comme en tout homme, un obstacle immense qui est notre cosmicité. Même si nous échappons à la nécessité, qui est la tragédie de l'affamé et du désespéré, nous ne pouvons pas échapper à la cosmicité.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire que nous sommes un produit de l'univers, que nous sommes un des rameaux de l'arbre de vie, le dernier et le plus jeune. Mais cela implique que nous portons en nous toute l'histoire du monde et que toutes les énergies à l'œuvre dans l'univers, ces forces océaniques obscures, nous assiègent, nous investissent davantage, surgissent en nous, nous envahissant tout entiers.

Et cela n'a rien d'abstrait : se mettre à table, c'est obéir à une nécessité cosmique. Et nous en avons conscience parfois, quand nous voyons les gens manger. Nous avons bien le sentiment que ce geste est un aveu de mortalité : ils mangent parce qu'ils ont besoin d'emprunter à l'univers de quoi subsister. La vie s'use, se défait. Elle est soumise au vieillissement. La vie se détruit du seul fait d'exister.

Et c'est pourquoi la vie éprouve constamment le besoin de se renouveler et de puiser dans d'autres vies, végétales ou animales, voire dans l'existence minérale, les éléments de sa subsistance. Et nous savons, dans tous les règnes, animal, humain, végétal, toute la férocité de cette biologie qui ne veut pas mourir.

La *struggle for life* nous fait connaître que des espèces se combattent pour la vie, luttent les unes contre les autres, ce qui fait souvent de l'univers un jeu de massacre horrible et répugnant. Nous ne sommes pas soustraits à cette nécessité.

Et si nous sommes des civilisés, si nous sommes assez bien nantis, assez bien pourvus pour ne pas sentir l'atteinte de la misère, nous ne pouvons pas ne pas ressentir ces besoins physiques qui nous mettent à table, qui nous obligent à demander aux animaux, aux végétaux ou aux minéraux, de nous renouveler, de nous prolonger, de nous faire survivre.

Mais ce n'est pas la seule dimension cosmique ; il y en a une autre qui n'est pas moins évidente, et qui n'est pas moins redoutable, c'est la sexualité. C'est peut-être dans le domaine sexuel que l'on perçoit le mieux, le plus dramatiquement, la continuité de la vie. Et combien, en effet, nous sommes enracinés dans l'univers, combien ses pulsions obscures, qui reproduisent la vie végétale et animale, se répercutent en nous.

Un adolescent qui commence à bourgeonner, donne à l'observateur le sentiment d'une tragédie naissante. Cet adolescent qui naguère était un enfant livré à ses jeux, qui pouvait vivre gratuitement, le voilà requis par l'espèce, envahi par elle, jusqu'à ce qu'il aboutisse finalement, à la propager.

Nous savons combien est sauvage cet instinct, comment il peut être cruel, de quels artifices use la nature pour amener l'animal ou l'individu à avoir dans cet appel un successeur. Car, enfin, engendrer, c'est se donner un successeur, c'est déjà préparer sa mort. Or, la nature, prévoyant que l'homme se déroberait, l'a amené à confondre son bien, son plaisir, sa joie, avec la reproduction.

C'est là que la biologie déploie tous ses prestiges, qu'elle ne cesse d'engendrer des féeries, qu'elle envahit de la façon la plus obscure et la plus véhémente l'être humain, en nous faisant prendre conscience que l'évolution n'est pas seulement derrière nous, mais qu'elle est en nous.

Je m'étonne toujours lorsqu'on décrit le devenir du monde, lorsqu'on émet des théories sur l'origine de l'univers, qu'on écrive au passé, quand tout cela c'est notre histoire. L'évolution, c'est notre affaire. L'évolution, c'est notre problème.

Nous sommes tous plongés dans l'univers comme un embryon ou plutôt l'univers est l'immense embryon de l'homme et nous avons chacun à prendre position, à donner un sens à cette histoire, à promouvoir, si nous le pouvons, le passage de quelque chose à quelqu'un. Mais il reste que la plupart des hommes n'ont pas assez de recul pour peser leur vie et la jauger.

Il reste que l'immense majorité se laisse porter par leur biologie et qu'ils sont d'autant plus soumis à leur cosmicité. Ils sont agis plus qu'ils n'agissent. En croyant vivre intensément, ils se livrent à toutes ces puissances de mort que sont le but de la table ou du sexe.

On se demande d'ailleurs, devant cette invasion de la cosmicité, devant cet assaut de l'évolution, qui nous requiert et exige de chacun qu'il l'accomplisse et lui donne

un sens, on se demande si l'homme existe ? Est-ce qu'il n'est pas tout entier un morceau d'univers?

Et ce ne sont pas là les seules limites de l'homme. Chacun d'une manière plus particulière est encore envahi par son hérédité personnelle, chacun d'une manière unique, est le reflet de son milieu. Chacun, et pour toute la vie, porte au-dedans de lui-même, son histoire infantile. Combien d'hommes et de femmes n'agissent que pour compenser un traumatisme infantile, qu'ils ne connaissent pas et qu'ils seraient parfaitement incapables d'exprimer.

Où est l'homme dans tout cela ? Est-ce que l'homme existe ?

C'est au point que, lorsqu'on me demande : *Dieu existe-t-il ?* je réponds toujours : *Mais l'homme existe-t-il ? - Dites-moi d'abord si l'homme existe !* Car, si l'homme n'existe pas, il n'y a pas besoin d'aller plus loin.

Le problème de Dieu, évidemment ne saurait se poser, ni aucun problème d'ailleurs ! S'il n'y a pas d'homme, si nous sommes tout entiers un résultat, si tout en nous est préfabriqué, s'il n'y a rien en nous qui soit de nous, il n'y a pas d'homme, il n'y a donc pas de problème.

Et pourtant il y en a puisque nous sommes ici, il y en a puisque nous méditons sur ce petit mot de Flaubert : *Pourquoi vouloir être quelque chose, quand on peut être quelqu'un*. Il y a des hommes qui ont trouvé une issue, sinon l'issue définitive, ce sont les savants. Les vrais savants, les savants créateurs sont des êtres admirables précisément parce qu'ils ont cherché à donner à cet univers un visage. Car, qu'est-ce que l'effort pour connaître sinon la conquête de quelqu'un, la quête d'un visage.

Vous vous rappelez comment Camus, dans le mythe de Sisyphe, pose ce problème qu'il a vécu si profondément et qui tient en deux mots : *l'homme raisonnable est accouplé à un univers déraisonnable*. Autrement dit, l'homme doué d'intelligence se trouve devant un univers inintelligible.

L'homme doit coexister et cohabiter avec des puissances non humaines sur lesquelles il n'a pas de prise ou une prise insuffisante, qui sont capables de le détruire, qui en tout cas l'ignorent. Car j'ai beau clamer ma dignité devant l'océan, l'océan est aveugle et sourd.

Mais les savants ont compris que, si l'univers est aveugle et sourd, l'homme est capable de lui donner un regard et de lui donner une voix. Car qu'est-ce que la science sinon un immense et magnifique effort pour percevoir l'univers à travers les exigences de la raison ? Que veut le savant, sinon rendre les phénomènes intelligibles, c'est-à-dire les éclairer du dedans de telle manière qu'ils puissent converser avec l'univers ? De telle manière que l'univers ne soit plus dehors mais dedans.

Et nous savons tous que les grands savants, ceux qui ont ouvert une voie nouvelle dans la connaissance, sont des êtres d'une très grande dignité, qui, en se penchant sur les phénomènes physiques, se sont emplis d'une lumière spirituelle. Cela est merveilleux : conversation du savant avec la nature, loin de le matérialiser, immatérialise les phénomènes et fait du savant un être purifié de soi et dédié avec un merveilleux désintéressement à cette quête de vérité qui est la quête de *Quelqu'un,* la recherche d'un *Visage*.

Rappelez-vous l'hymne à la vérité dans les dernières pages du Peut-on *modifier l'homme ?* de Jean Rostand, rappelez-vous ces accents qui rappellent les grands mystiques, rappelez-vous comment Rostand envisage toute la vie du savant : comme une procession d'amour, comme une vie d'amour où il est tout entier dédié à sa recherche !

Parce qu'il sait que la vérité n'est pas là où l'on crie et qu'elle n'est peut-être pas là où l'on parle, le savant se surmonte, il écoute et évite tous les éclats.

Rostand parle de la nature, des phénomènes, de ses recherches et des recherches de tous les savants. Il en parle comme un mystique parle de Dieu. L'univers s'ouvre à travers cette quête de lumière, l'univers devient un symbole, un ostensoir et, à travers lui, l'homme respire une Présence. Il ne peut pas la nommer. Le fait qu'il lui dédie toute sa vie suppose qu'il est engagé avec elle dans un merveilleux dialogue d'amour.

La science, nous n'en dirons jamais trop de bien. Nous n'aurons jamais pour elle une passion trop grande, parce qu'elle est un des portiques les plus magnifiques ouvert sur la dimension humaine. Il y a la science divine, il y a l'art, il y a la musique, la peinture, l'architecture, il y a même dans l'utilisation des matériaux les plus utiles, comme ceux avec lesquels nous construisons une maison, une possibilité pour l'homme d'échapper aux limites, les siennes et celles de l'univers.

Car, qu'est-ce que l'architecte, sinon celui qui dans un espace restreint matériellement, fait surgir un espace infini ? Les hommes se sont entraînés peu à peu à dominer leurs limites, à transformer leurs nécessités en symboles, comme vous faites tous lorsque vous invitez quelqu'un que vous aimez à votre table. Vous ne le faites pas, généralement, pour l'arracher à la faim, mais vous organisez ce repas comme une fête de l'amitié, pour communier à ces valeurs inexprimables que chaque homme est capable de cacher dans son cœur.

L'art a réussi avec des matériaux sensibles, à triompher de leur opacité et de leur pesanteur. Et, par le jeu de relations ou de rapports contrastés, l'art a réussi jusque dans les cavernes à nous rendre sensible une Présence, toujours inconnue et toujours reconnue, qui est l'issue que nous ne cessons de chercher.

Mais, bien sûr, ce n'est pas la solution définitive de tous les problèmes, ni la science, ni l'art, parce qu'on veut y jouer une part de sa vie. Il reste que le problème essentiel,

c'est celui de nous surmonter nous-même, car il y a en nous, un obstacle redoutable, sans cesse resurgissant, notre moi biologique, notre moi animal, notre moi possessif, notre moi biologique. Je-moi, Je-moi, nous connaissons cette antienne. Nous avons ces mots toute la journée sur les lèvres !

Mais qu'y a-t-il derrière ces mots ? Sinon presque toujours un être préfabriqué.

Au sortir de l'histoire infantile, lorsque l'enfant commence à manipuler le langage, il apprend ces pronoms personnels : je, moi. Et bientôt il les dira le plus naturellement du monde. Il ne s'apercevra pas qu'il n'a rien fait pour justifier l'emploi de ces pronoms personnels, qu'il n'y a rien en lui qu'il tienne de lui-même, et qu'il n'a par conséquent aucun titre, ni aucun droit de se distinguer de n'importe qui par ces mots qu'il s'approprie indûment.

Je et moi, la plupart du temps, nous le savons bien, ne recouvrent que des options passionnelles et il suffit de toucher à ce *je et moi*, de l'égratigner, pour susciter des réactions où l'être blessé se défend, se recroqueville sur soi et affirme d'autant plus durement son individualité, c'est-à-dire ses limites et ses partialités, qu'il a été plus brutalement attaqué. Là, le résidu que ni l'art, ni la science ne réussissent toujours à exorciser.

C'est là finalement, qu'il en faut venir. D'ailleurs, la science peut être chez certains une consécration si plénière, si totale, et l'art également, qu'ils en deviennent une véritable religion.

Mais pour la plupart d'entre nous, nous savons bien que là est l'obstacle, nous sommes englués dans notre moi biologique, nous y adhérons de toutes nos forces, contre les autres, bien que le face à face avec nous-même nous conduise à l'ennui, et s'il se prolonge, au désespoir.

C'est là que le problème humain culmine, qu'il atteint son sommet, que le passage de quelque chose à *Quelqu'un* est le plus difficile. Enfin, comment quitter ce moi, comment aboutir à un espace universel, comment devenir pour les autres un ferment de libération?

Il n'y a pas eu de philosophie, je pense, qui ait résolu ce problème, qui ait trouvé une solution que l'on puisse exprimer par des mots, il n'y a pas de synthèse évidemment, qui puisse aucunement être à la hauteur de ce problème. S'il y a une issue, elle ne peut être qu'une expérience, cette expérience qui est une rencontre.

Saint Augustin l'a consignée dans ses Confessions, dans la phrase immortelle, si parfaite, si simple, si sobre, si éclairante, que vous connaissez par cœur :

Trop tard je t'ai aimée, trop tard je t'ai aimée, beauté si antique et si nouvelle, Trop tard je t'ai aimée, et pourtant tu étais dedans, mais c'est moi qui étais dehors, et sans beauté je me ruais vers ces beautés qui, sans toi, ne seraient pas. Tu étais déjà avec moi, c'est moi qui n'étais pas avec toi.

Ce Visage vers lequel la science est tendue, ce Quelqu'un que toute recherche poursuit, le voilà enfin atteint dans une rencontre personnelle au plus intime de soi, comme la clé de toute l'existence, comme la révélation de soi à soi, davantage: comme une promotion d'existence si extraordinaire et si merveilleuse, que l'on change totalement de plan, et que l'on accède à un moi que l'on ne connaissait pas, un moi oblatif, un moi où on se tient devant la Beauté si antique et si nouvelle, dans cette attitude d'offrande, qui est celle du véritable amour.

L'expérience du mystique qui prolonge la quête du savant et de l'artiste, si elle ne s'identifie pas toujours avec elle, atteste une présence au plus intime de nous-mêmes, qui relie essentiellement notre existence à un être personnel, à Quelqu'un, à un Visage, à un Amour, à un Cœur.

Et Augustin sent si bien qu'il a trouvé enfin ce qu'il cherchait, qu'il prend conscience dans cette rencontre que jusqu'ici il avait été étranger à soi, qu'il était dehors et c'est maintenant qu'il est dedans.

Sans doute cette expérience où il trouve la vie de sa vie, comme il dit encore, pouvant écrire ce mot merveilleux : Vivante sera ma vie, toute pleine de toi ! Sans doute cette rencontre n'exclut pas les autres.

L'amour humain a sa place, immense, indispensable, l'amour humain est normalement le chemin qui conduit à Dieu.

Mais pour qu'il conduise à Dieu, il faut qu'il se dépasse, car qu'est-ce qu'on peut échanger avec un être aimé si l'on n'échange avec lui, la vie ? Qu'est-ce qu'on peut lui donner si on ne lui donne pas l'Infini ?

Comment peut-on parler d'amour si on le limite, en se limitant soi-même ? *Toi seul me voyais,* dit admirablement Anne Philipe, évoquant la mémoire de son mari, *Toi seul me voyais, moi seule te voyais, et maintenant je demeure dans un monde sans regard.*

Ce mot est admirable, et il suppose, entre ces époux, une entente si parfaite, si profonde, un échange d'âmes si total, que vraiment ils se donnaient, même s'ils ne le nommaient pas, ils se donnaient l'Infini. Or il n'y a qu'un *infini,* celui que l'on rencontre quand on est enfin radicalement nettoyé de soi-même, quand on est enfin libéré de ce moi possessif, et qu'on atteint à cette offrande où l'on devient enfin soi, dans un autre et pour lui.

Vous vous rappelez le mot admirable de Rimbaud : *Je est un autre* . C'est vrai : on ne peut être soi pour soi !

Encore une fois, si vous clamez devant l'océan votre grandeur et votre dignité, vous n'en êtes pas plus avancé ! On ne peut être soi que pour un autre. On ne peut être quelqu'un que pour quelqu'un.

Car, justement, devenir quelqu'un en cessant de devenir quelque chose, c'est devenir

une source, une origine, un commencement, un espace illimité. C'est devenir un bien commun qui enrichit toute l'humanité et qui accomplit tout l'univers.

Or pour devenir ce quelqu'un, pour atteindre cette origine, pour devenir cette source et cet espace, il faut savoir à qui se donner, il faut pouvoir faire le don de soi jusqu'aux racines de son être.

Il faut donc rencontrer une générosité si profonde, si lumineuse, si fascinante, que notre être tout entier réponde dans cet élan oblatif où nous passons du dehors au-dedans, du moi possessif au moi oblatif, de l'individu à la personne, enfin de quelque chose à quelqu'un.

Et dans l'expérience que nous vivons, c'est la seule issue, issue qui exclut toute contrainte, puisque la rencontre, ici, avec la *Beauté si antique et si nouvelle*, est si peu une contrainte, si peu une obligation, si peu une dépendance, si peu une domination, que, au contraire, elle nous révèle notre liberté comme le pouvoir de nous donner.

Car c'est par-là que nous nous récupérons sur l'univers, par cette puissance de don où notre liberté s'accomplit.

Nécessité, cosmicité, finalement mysticité, c'est dans celle-ci que nous faisons une rencontre personnelle avec une Présence qui ne cesse de nous attendre au plus intime de nous-mêmes et qui est le centre en qui nous communions tous les uns avec les autres, qui est le lien de toutes nos tendresses, l'infini que nous avons à échanger, est le terme de toutes les recherches.

Car enfin, si le chercheur est comblé, c'est dans la mesure où au-delà de la formule, au-delà de la circonférence sur laquelle se poursuit sa recherche, il est tout d'un coup transporté dans le centre unique, éternel, où tous les génies sont contemporains, où toutes les faces de la recherche ne constituent qu'une seule et même histoire d'amour, où tous ceux qui s'aiment trouvent enfin le trésor qu'ils cherchaient et qu'ils voulaient se communiquer.

C'est là que le Visage de la Vérité apparaît, car qu'est-ce que la Vérité sinon cette Lumière d'Amour, qui éclaire du dedans les phénomènes, qui nous éclaire nous-même, qui nous rend transparents les uns aux autres dans la mesure où nos intimités sont authentiques.

Qu'est-ce que la Vérité sinon cette Lumière d'Amour où nous sommes en face d'un visage qui resplendit de son éternelle générosité ! La Vérité est Quelqu'un, la Vérité se situe dans ce monde personnel où les relations supposent une réciprocité d'amour.

On ne peut connaître authentiquement sans naître à un autre plan que celui auquel on se tenait, sans vivre cette promotion d'existence où on se libère de soi et où on

entre soi-même, dans cette puissance d'aimer qui donne à l'humanité et à l'univers ses véritables dimensions.

Et le christianisme, c'est cela qui m'émeut en lui, est axé sur un personnalisme divin.

Il nous ramène constamment et uniquement à cette communion d'amour qui est en Dieu et ce qu'on l'appelle la Trinité. Ce qui ne signifie pas autre chose que l'impossibilité pour Dieu de s'atteindre Lui-même sans se communiquer.

Il nous impossible de nous étendre sur ce sujet inépuisable, mais il est clair que le christianisme ne nous intéresse que dans la mesure où il porte à l'infini, l'expérience libératrice qu'on en sait ou plutôt exprimé avec tant de concision par Augustin dans le passage que je viens de citer.

Si le christianisme peut être l'Evangile, quand il est bien compris, s'il est la Bonne Nouvelle, c'est dans la mesure où il nous ramène toujours à ce Don parfait, à cette Vérité qui est la candeur d'une Vie sans adhérence à soi, où il est éternellement communiqué.

Enfin le christianisme est lui-même dans la mesure où avec saint François d'Assise, il voit en Dieu la Pauvreté Absolue, la Dépossession radicale, l'impossibilité de s'attacher à soi et le Don infiniment, parfaitement et éternellement accompli.

Le christianisme nous confirme dans ce sentiment très net que la connaissance est une naissance, et que la Vérité se trouve dans ce monde personnel dont Mounier nous a rappelé toute l'importance, dans ce monde où il s'agit toujours d'une histoire à deux, et où il est impossible de rien atteindre à moins de se donner.

Des époux deviennent nécessairement étrangers l'un à l'autre lorsqu'ils cessent de progresser, lorsqu'ils ne sont pas ou ne sont plus l'un pour l'autre, une exigence de grandeur, lorsque leur amour ne veut pas passionnément la grandeur de l'autre.

La Vérité donc ne peut pas tenir dans une formule. La Vérité est Quelqu'un. Les formules, certes, peuvent la médiatiser et la communiquer dans la mesure où la parole peut exprimer une Personne. Mais vous savez bien que pour exprimer une Personne, il faut que la parole devienne elle-même une Personne.

Si des milliers et des milliards d'homme ont dit : *Je t'aime !* et le disent encore, c'est chaque fois, dans la mesure où cela est authentique, avec un accent nouveau. Ces mots ont leur vertu ou tirent leur vertu, non pas d'être des mots dont le dictionnaire nous donnera le sens, mais d'être des Personnes, d'être des symboles ou plutôt des sacrements où la Vie s'échange et se communique.

De même toutes les formules scientifiques, comme toutes les œuvres d'art, portent cette même référence à ce Centre unique qui est l'éternel Amour, et se vident de toute substance lorsqu'elles cessent de l'être.

Un technicien peut employer des formules sur un plan d'utilité, et c'est bien, car au service de l'homme, dans l'ordre matériel, on peut faire aboutir, mais il ne sera un vrai savant que lorsque, au-delà de l'utile, il aboutira à la contemplation, à cet émerveillement au sujet duquel Einstein a dit : L*'homme qui a perdu la faculté de s'émerveiller, et d'être frappé de respect, est comme s'il était mort.*

Notre problème s'éclaire s'il s'agit de passer de quelque chose à Quelqu'un. Nous voyons l'itinéraire à suivre, et comment, par la voix de l'émerveillement, comment la quête d'une Présence et d'un Visage, si l'on est attentif, si l'on écoute, si l'on tend toutes ses ressources vers une compréhension plus parfaite de l'univers, de l'humanité et de soi-même, il vient un moment où on a la chance de rencontrer la Présence qui nous est confiée, en nous et dans tous les autres. Si nous poursuivons loyalement notre travail d'homme, la Présence divine pourra se faire jour.

Vous voyez qu'il ne s'agit pas d'un problème académique.

Il s'agit de l'expérience humaine prise dans sa racine. Il s'agit du problème que nous sommes.

Il s'agit de savoir si nous existons ou non, si nous ne sommes que quelque chose ou si nous pouvons devenir une Personne, s'il y a en nous un Infini qui nous est confié et que nous avons à exprimer.

Si la misère me passionne, m'émeut à ce degré, c'est parce qu'il y a en elle l'impossibilité d'échapper à cette vocation d'homme.

C'est qu'on sait que chacun, s'il veut être digne de sa vocation d'homme, doit tout tenir de lui-même, tout recréer à partir de ses racines biologiques les plus cosmiques, non pas en reniant quoi que ce soit, non pas en médisant de quoi que ce soit, mais en tournant toutes les racines de son être vers ce soleil intérieur qu'il porte en lui, et qui est la Vie de notre vie.

En tout cas, s'il y a une religion, elle implique d'abord la religion de l'homme.

Elle ne peut être tout entière que religion de l'homme, puisque finalement, le ciel n'est pas derrière les étoiles, mais au-dedans de nous, et que Dieu est ici, maintenant, au cœur de notre cœur, cette immense respiration de Lumière et d'Amour.

Maurice Zundel

LE FONDEMENT DE LA DIGNITÉ ET DE L'AUTONOMIE HUMAINE

Beyrouth mai 1972

Extraits

Je me trouve dans une famille libanaise. Je fais la prière avant le repas et je m'aperçois que la jeune fille aînée qui a environ vingt ans ou quelques mois davantage, ne se signe pas. Elle ne se signe pas sans doute parce qu'elle ne veut pas faire un geste qui ne correspond pas à ses convictions. Elle est donc pratiquement détachée de la pratique chrétienne : la messe ne compte pas pour elle, elle n'y va que très rarement, quand elle ne peut pas faire autrement. Les sacrements, bien sûr, ne l'intéressent pas. C'est une brave fille, sans aucun doute. Je pense qu'elle est tout à fait honnête. Elle a la chance d'aimer un garçon qu'elle respecte. Au fond, sa vie c'est cela, c'est cet amour qui pour le moment se présente dans les meilleures conditions. Leur religion ? Est-ce qu'ils se marieront à l'Eglise ? Vraisemblablement, puisque le problème rituel se posera pour eux sur le terrain local. Est-ce qu'ils feront baptiser leurs enfants, s'ils en ont, comme c'est probable ? Ce n'est pas sûr. Peut-être céderont-ils encore à la tradition, sans conviction.

De toutes manières, qu'est-ce qui reste de Dieu dans l'esprit de cette jeune fille ? Une très vague notion, probablement d'honnêteté, de fidélité à la conscience, ce qui ne lui est pas difficile, étant donné son tempérament. Elle est naturellement honnête et, puisque du côté de son cœur, elle est heureuse, qu'elle entrevoit un mariage qui pourra la combler, la réponse qu'elle donné à la vie est positive. Mais, au fond, Dieu est surtout une absence. Dieu est indifférent. Il prend les aspects et le visage de son amour, ce qui est d'ailleurs de sa part une garantie suffisante de bonheur pour qu'elle puisse envisager la vie comme une réalité heureuse.

Ce n'est là qu'un exemple, d'ailleurs favorable, puisqu'il s'agit d'un être qui n'est pas travaillé par une révolte profonde, mais qui montre que dans ce pays la foi peut parfaitement disparaître sans combat, simplement par ce désintéressement, je veux dire ce manque d'intérêt qu'elle représente.]

[...Mais naturellement il y a des cas beaucoup plus dramatiques : celui où le Christianisme est combattu, et cela représente un secteur important de l'opinion mondiale, des auditeurs de la radio ou des spectateurs de la télévision. Il y a naturellement toute une insurrection contre la foi, non seulement la foi chrétienne, mais contre toute foi, le sentiment que Dieu a vécu, qu'il est mort et que ceux qui en parlent encore sont des attardés ou des imposteurs.

Et il est certain que, dans la crise actuelle de l'humanité, dans ce courant contestataire qui a surgi sur tous les points du globe, dans la crise de l'Eglise dont nous ne sommes pas encore sortis, il est certain que le problème de Dieu tient la place essentielle et, finalement, on se demande ce qu'il vient faire dans notre existence qu'il ne cesse de déséquilibrer puisqu'il apporte, d'un monde qui n'est pas le nôtre, des exigences qui sont censées régir le nôtre et qui n'ont d'ailleurs pas de racines dans notre vie...]

Il y a de très grands noms, n'est-ce pas, qui sont à l'arrière-plan de toutes ces contestations : il y a Marx, il y a Nietzsche, il y a Freud. Il y a plus récemment, bien sûr, les savants contemporains : il y a Jacques Monod avec *Le hasard et la nécessité*, il y a Lévi-Strauss avec son structuralisme, il y a enfin tout un courant qui implique non seulement la négation de Dieu, mais aussi bien la négation de l'homme. Un être comme Michel Foucault se réjouit de voir bientôt la disparition de l'homme, qui est une espèce d'entité absurde, qui s'est donné une importance indue et qui va heureusement bientôt disparaître de la scène, après que Dieu lui-même ait été enterré.

Qu'est-ce qu'il y a au fond de tout cela ? Au fond de tout cela, il y a évidemment un sentiment paradoxal puisque, lorsqu'on nie l'homme, on ne devrait plus prétendre à la dignité humaine, on ne devrait plus avoir le sentiment de l'inviolabilité humaine, on ne devrait plus parler de vérité comme le fait Jacques Monod, puisque, finalement, c'est pour lui le seul fondement encore acceptable d'une éthique, qui est une éthique de la connaissance, donc une éthique où la vérité tient encore une certaine place, ou plutôt reçoit encore un sens.

Si l'on cherche le fond du fond de toute cette évolution, c'est évidemment une revendication de l'autonomie humaine. L'homme n'a aucun maître, l'homme a à se débrouiller tout seul, l'homme doit être le créateur de sa vie. Et on peut appuyer cette revendication sur le sentiment de l'autonomie et de l'inviolabilité humaines.

C'est peut-être tout ce qui reste de positif aujourd'hui, un peu partout, dans ce sens que les mouvements de fond - ceux qui ont amené la décolonisation, ceux qui provoquent l'insurrection des masses prolétarisées contre les exploiteurs - ces vagues de fond ont, finalement, au moins comme base passionnelle, un sentiment de l'inviolabilité de l'homme. L'homme ne peut pas être simplement l'instrument d'un dessein qui lui échappe, l'homme doit être la source de son action et il ne peut reconnaître comme sienne qu'une action dont il est véritablement l'auteur et dans laquelle il s'engage. Et, comme je ne cesse de le redire, c'est cela qui donne à la crise, et spécialement à la crise dans la jeunesse étudiante, et très spécialement à la crise au cœur de l'Eglise, c'est ce qui lui donne son assise positive.

S'il y a quelque chose de positif, c'est cela : une revendication de l'autonomie humaine, une revendication de la dignité humaine, une revendication de l'inviolabilité humaine.

Et ceci me parait extrêmement important parce que c'est, finalement, le seul critère expérimental dont nous disposons. S'il y en a un, c'est celui-là : si je me sens homme et non pas chose, si je peux souscrire au mot de Flaubert : " *Pourquoi vouloir être quelque chose quand on peut être quelqu'un ? "*, si je sens ma dignité quand je suis traité indignement, c'est que j'ai, au fond de moi-même, cette conscience de n'être pas un objet et d'avoir à être le créateur de moi-même, sans que je puisse accepter l'interférence de quiconque.

Je vous rappelle le mot du petit garçon de neuf ans qui refuse de faire sa prière quand sa mère veut absolument l'y contraindre et qui fait ainsi, sans s'en douter, la plus grande découverte qu'il est capable de faire, à savoir celle de son autonomie et de son inviolabilité. Il y a un domaine où je suis chez moi et où je ne peux accepter l'interférence de personne, à moins que ce ne soit une interférence qui n'en est pas une, puisqu'elle se situe du dedans au dedans : c'est dans l'amour, c'est dans la confidence de l'amitié, c'est dans la confiance mutuelle, lorsqu'on se sent un avec un autre, qu'on peut admettre sa présence au plus intime de soi, parce que cette présence ne viole plus l'autonomie de la conscience...]

[...Il faut donc que nous retrouvions à la racine de notre conscience autonome, à la racine du sentiment de notre inviolabilité, que nous y retrouvions un fondement. Autrement, tout s'écroule. Autrement, il n'y a pas d'homme.

L'homme ne peut précisément prendre parti pour lui-même au nom de son humanité que si la conscience de son autonomie est fondée. Et elle ne peut être fondée que sur l'expérience d'une valeur intérieure à chacun et qui est le bien commun de tous...]

[...Si la revendication de l'homme est à prendre au sérieux, si l'homme existe enfin, c'est dans la mesure où sa dignité a un fondement inébranlable et transcendant, un fondement qui ne dépend pas de ses tripes, de ses boyaux, de ses glandes et de ses nerfs, mais qui dépasse toutes les limites de la biologie, toutes les limites du monde physique dans lequel l'homme est enraciné pour lui conférer un autre enracinement dans un amour qui l'appelle au-dedans de lui-même et que saint Augustin rencontrera lorsqu'il se convertira après tant de recherches, après tant d'efforts vers la vérité, tant de lectures, tant de méditations qui sont restées inefficaces et qui ne lui ont pas permis de dominer la sensualité dont il était prisonnier.

Comment éclate-t-elle lors de sa libération ? C'est précisément sous la forme de cette rencontre : *" Tard je t'ai aimée, beauté si antique et si nouvelle, tard je t'ai aimée. Et pourtant tu étais dedans : c'est moi qui étais dehors où je te cherchais en me ruant sans beauté vers ces beautés que tu as faites. Tu étais avec moi. C'est moi qui n'étais pas avec toi."*

Donc, aucun doute ici que l'expérience de l'homme et l'expérience de Dieu sont une seule et même expérience.

L'homme découvre enfin le fondement de son autonomie et la racine de son inviolabilité dans une Présence qui le rend présent à lui-même, qui le rend présent aux autres, qui le rend présent à l'univers, qui le fait passer enfin, comme dit saint Augustin admirablement, *" du dehors au dedans."* Il découvre tout à coup un *" dedans "* qui lui échappait totalement. Il découvre un *" dedans "* qui est cette Présence qui, loin de l'aliéner à lui-même, le met en contact avec lui-même, le jette au coeur de sa propre intimité et lui révèle sa liberté comme une libération.

Impossible d'aboutir à soi, en effet. Vous pouvez vous poser la question tout au long de votre existence : *" Qui suis-je ?".*

Vous n'arriverez jamais à une solution parce qu'à cette question, il n'y aura jamais d'autre réponse que vos préfabrications : réponse qui n'en est pas une. Vous buterez contre votre tempérament. Vous buterez contre votre hérédité. Vous buterez contre votre histoire infantile. Vous buterez contre votre milieu. Vous buterez contre votre race. Vous buterez contre votre sexe. Vous buterez contre votre âge. Vous buterez contre votre langage. Vous buterez contre vos préférences nationales ou vos préférences de classe ou vos préférences de race parce que vous êtes fabriqués de cette manière. Donc vous ne rencontrerez jamais un moi original. Vous rencontrerez toujours un moi qui s'impose à vous et qui vous interdit d'être vous-même.

Ce n'est que dans la rencontre avec cette Présence au plus intime de vous, au moment où vous cesserez de vous regarder en le regardant que vous deviendrez vous-même. Vous ferez cette expérience admirable : ce n'est que latéralement que l'on s'atteint soi-même, lorsqu'on regarde l'Autre, cet Autre dont Rimbaud a eu le pressentiment lorsqu'il écrit la *Lettre d'un voyant : " Je est un autre. "*

Il faut en venir là pour, à la fois, donner raison à Nietzsche, à Freud, à Marx et à tous ceux qui s'insurgent et se révoltent au nom de la dignité et de l'inviolabilité humaines. Il faut en arriver là si on veut fonder cette autonomie et cette inviolabilité, si on veut donner un sens à cette revendication de liberté. Car il est évident que, tant que je ne suis pas libre de moi-même, tant que je n'ai pas vaincu ces servitudes internes, qu'est-ce que je vais faire de ma liberté extérieure ? J'aurai le loisir de me déplacer si je suis dans une société pourrie comme la nôtre : on me laissera faire tout ce que je veux, tout ce qui n'atteint pas la bourse des grands propriétaires, tout ce qui ne menace pas leur vie matérielle. Je ferai tout ce que je voudrai. Il n'y aura pas de regard pour m'interdire aucun excès. Au contraire, la société est organisée pour me permettre tout. Tout cela s'étale dans la rue. Il n'y a pas de restrictions. Il

y a une entente unanime au contraire pour favoriser l'esclavage et la pourriture. Le tourisme veut dire pourriture. Le tourisme veut dire : on va construire des hôtels, on va construire des boîtes de nuit, on va se mettre à la solde de l'étranger pourvu qu'il apporte son argent : c'est tout ce qu'on lui demande. Alors, pour qu'il apporte son argent, on lui donnera tout ce qui favorise sa pourriture. Il ne s'agit plus de voir le paysage. Le paysage lui-même est frelaté. Il s'agit de s'amuser, d'oublier qu'on est homme, d'oublier la mort et d'accorder audience à ses tripes.

Donc il est certain que le *" je-moi "* auquel nous prétendons nous adresser est un " je-moi " inexistant tant que nous n'avons pas rencontré au coeur de notre coeur cette Présence... Il n'y a aucun doute que, pour retrouver l'homme vivant, il faut retrouver le Dieu vivant, quel que soit le nom qu'on lui donne d'ailleurs. Celui qui admet, qui reconnaît un absolu au fond de lui-même, qu'il l'appelle Quelqu'un comme Flaubert, qu'il l'appelle Oméga avec Teilhard de Chardin, ça n'a pas d'importance, dès lors qu'il reconnaît que, toute sa vie, tout le sens de sa recherche, tout le sens de son amour, tout le sens de son intelligence, tout le sens de son autonomie est dans un absolu qu'il porte au fond de lui-même et que chacun porte au fond de lui-même. Il a doublé le cap, il a trouvé le coeur même de son inviolabilité, il a fondé sa dignité au-delà des déterminismes physiques qui nous rattachent à l'univers matériel.

Il est évident que celui qui a trouvé ce Dieu intérieur n'a plus d'handicap : il n'est plus dans la quête d'une liberté qui lui a été révélée par cette rencontre avec : *" la beauté toujours antique et toujours nouvelle "* qui ravit le coeur d'Augustin.

Augustin sent immédiatement que le Dieu qui l'habite n'est pas un ennemi, n'est pas un juge, n'est pas un maître, n'est pas quelqu'un qui le domine, n'est pas quelqu'un dont il dépend comme un sujet dépend de son despote.

Il est quelqu'un qui ouvre l'espace illimité. Il est quelqu'un qui est plus intime à lui-même que le plus intime de lui-même. Il est quelqu'un qui est la vie de sa vie. Il est quelqu'un dont il dira : *" Vivante sera désormais ma vie toute pleine de toi."*

Donc, tout est radicalement transformé et la liberté prend un sens.

C'est la première fois qu'elle prend un sens, puisqu'elle n'est pas la possibilité de faire ce qu'on veut, puisque ce qu'on veut, ça veut dire finalement être esclave de toutes ses impulsions passionnelles non contrôlées et non conquises.

Mais être libre, c'est être libéré de toutes ses préfabrications. Être libre, c'est être une source, c'est être une origine, c'est être un espace, c'est être le créateur de soi, mais dans le don total de soi, car c'est tout ce que nous pouvons faire.

Je n'ai pas choisi d'exister. Je n'ai pas choisi mon hérédité. Je n'ai pas choisi mon milieu. Je n'ai pas choisi ma langue. Je n'ai pas choisi ma culture et ainsi de suite ... Je n'ai rien choisi de ce qui me constitue. Comment puis-je être moi, un moi originel et créateur, un moi digne de respect et inviolable ?

C'est en prenant tout le paquet et en le donnant, c'est quand je me dessaisis de toutes ces préfabrications dans un pur élan d'amour que je suis libre, libre de moi et que je deviens un moi authentique, un moi oblatif, un moi relatif, un élan, un regard vers l'Autre.

Il n'y a aucun doute, n'est-ce pas, que là est le problème, là est la solution et que celui qui a découvert ce Dieu intérieur à lui-même, qui l'a reconnu comme son libérateur et comme son amour, qui l'a reconnu comme Quelqu'un qui lui permet de devenir quelqu'un, il ne songe plus à jeter tout par-dessus bord, il ne songe plus à étaler devant le monde entier ses revendications, à mettre son coeur à nu devant la télévision pour revendiquer ses droits au bonheur humain, au mariage, contrairement à tous ses engagements parce que, désormais, ce qui lui importe, c'est cette valeur qui fonde toute valeur, c'est cette Présence au fond de lui-même qui est le centre même de tous nos intérêts, qui est l'éternité de toutes nos affections, qui est le coeur de tous nos amours parce que, une fois qu'on est en contact avec l'infini, on ne peut concevoir l'amour que comme une respiration ensemble de cet infini que l'on se communique...]

Maurice Zundel

DROITS DE L'HOMME - DROIT DE PROPRIETE

Conférence au Cénacle de Paris, le 16 janvier 1972

Extraits

Le droit de posséder ne peut être qu'une exigence de se donner. Tous les droits ne peuvent être fondés que sur l'inviolabilité de la Personne. Si j'ai un titre inaliénable à posséder quelque chose ou à exercer une certaine activité, ce droit ne peut avoir d'autres racines que ma dignité, que mon inviolabilité, que ma vocation de devenir une valeur universelle.

Si je n'étais que tripes et boyaux, si je n'étais que viscères et glandes, quel droit pourrais-je posséder, de quel droit pourrais-je me réclamer ? Nous serions dans la jungle et le plus fort l'emporterait nécessairement et légitimement puisqu'il n'y a pas d'autres lois que des rapports de force.

S'il y a des droits, c'est qu'il y a des exigences intérieures qui rendent ce Droit inviolable, quelles que soient la force ou la faiblesse du porteur et du détenteur du droit.

Alors, finalement, le Droit coïncide avec mon inviolabilité, mais quand cette inviolabilité n'est que l'expression première de ma vocation qui est d'être le sanctuaire d'une Présence infinie et universelle, qui est le seul bien commun de toute l'humanité et de tout l'univers, le Droit, quel qu'il soit, est fondé sur cette vocation de me réaliser comme Dieu dans le don total de moi-même.

Davantage, le Droit ne peut que fonder les conditions qui rendent pratiquement possible ce don de moi-même qui est la forme suprême de mon existence. Le Droit doit être tel qu'il soit reconnu par les autres, non pas seulement comme mon bien, mais comme leur bien puisque le don de moi-même est leur bien, leur bien suprême, et qu'ils ne peuvent protéger ma personne et être intéressés à sa survivance que parce que je suis pour eux une source de bien, et d'un Bien inexprimable, d'un Bien qui va jusqu'à la racine de leur être, d'un Bien qui sera la promotion de leur liberté par leur libération…]

[…Je crois que ceci est d'une immense importance. On parle des Droits de l'Homme, le marxisme parle des droits du prolétariat en s'insurgeant constamment contre l'impérialisme ; l'économie libérale parle du droit de propriété, selon une tradition légaliste qui lui donne, en toute sincérité, bonne conscience. En effet, c'est beau de jouir de la vie, c'est beau de pouvoir s'adonner à l'art, c'est beau d'écouter la musique, c'est beau d'avoir un espace, c'est beau de pouvoir voyager, c'est beau de n'avoir pas à penser à sa subsistance.

Mais tous les autres, tous ceux qui ne doivent cesser d'y penser, ceux qui sont réduits à un tube digestif, jamais d'ailleurs satisfait, parce qu'ils n'ont pas ce qu'il faut pour le remplir, comment pourraient-ils trouver ce système conforme à leurs aspirations, et conforme à un Evangile qui commence par : *« Bienheureux les pauvres selon l'esprit, parce que le Royaume des Cieux leur appartient ? »*

C'est-à-dire qu'on ne place pas les droits, de part et d'autre, sur les mêmes fondations et que, surtout, dans ces proclamations inefficaces qui n'aboutissent pratiquement à aucune réforme, puisque la misère ne cesse de s'accroître, surtout on ne voit pas que le droit concerne non pas les individus que nous sommes, mais les personnes que nous avons à devenir.

C'est ce que Marx n'a pas vu, c'est ce qu'il ne pouvait pas voir puisqu'il avait décidé de créer son autonomie dans la négation - ou sur la négation - de Dieu. Ce n'est pas l'homme tel qu'il est, l'homme biologique, l'homme avec ses besoins physiques et animaux qui est le sujet du Droit. C'est cette personne qui pourra surgir au-delà de ses limites ou à travers elles et en les transformant. C'est cette Présence qui pourra se faire jour et qui tout d'un coup va susciter une dimension universelle qui fera de la seule existence humaine un bien commun…]

[…J'ai toujours l'impression d'irréalité lorsqu'on parle des Droits de l'Homme parce que je me redis sans cesse : mais de quel homme s'agit-il ? Si on s'en rapporte à la biologie, à la psychologie, aux dons inégaux de toute évidence, inégaux entre les hommes - les uns ayant des qualifications qui les désignent à être des chefs, les autres à profiter de cette aubaine incroyable de rencontrer un chef authentique - l'égalité ne peut être fondée qu'en avant, en avant sur cet homme qui doit naître, qui est appelé à naître, et qu'il faut donner à chacun la possibilité de devenir.

Mais bien sûr ceux qui ne sont pas dans le camp de la misère, que peuvent-ils faire ? Que peuvent-ils faire qui soit vrai et authentique et qui prolonge les intentions du Seigneur qui nous a donné une morale de libération et qui nous appelle à être ce que Dieu est dans la lumière virginale de son dépouillement ?

Ce que nous pouvons faire, c'est de desserrer les mains d'abord sur nos possessions, c'est de prendre conscience qu'elles ne sont pas à nous, que nous n'avons pas un titre supérieur aux autres à posséder n'importe quoi, que le droit de propriété - comme tous les droits - a son fondement dans une générosité à protéger et à rendre possible.

Or, ce n'est pas évidemment au nom de cette générosité que je vais refuser aux autres l'accès aux biens qui sont indispensables à leur libération.

Ce serait la dernière des hypocrisies de revendiquer pour moi un espace de sécurité qui, soi-disant, conditionne mon espace de générosité, si j'empêchais les autres de jouir à leur tour d'un espace de sécurité qui leur permet de devenir un espace de générosité.

Il s'agit donc au moins - c'est un premier commencement - de mettre en lumière cette justice évangélique qui est une exigence de libération, qui nous veut totalement ouverts à la Pauvreté divine, et qui nous envoie, bien entendu, vers les autres hommes pour les aider à conquérir cette dignité en leur offrant des conditions telles, qu'ils puissent devenir à leur tour le sanctuaire de Dieu…]

Maurice Zundel

INFORMATIONS DE L'AMZ FRANCE

Le mercredi 30 septembre de 20 h à 22 h

Rencontre en groupe distanciel

Objet : lecture méditation d'un texte de Maurice Zundel avec ***Claire Bellet-Odent***

Inscription et contact : *jean.boulay@wanadoo.fr*

Du vendredi 2 octobre au dimanche 4 octobre

Week end au sanctuaire Notre Dame du Chêne dans la Sarthe

Thème : Une spiritualité de la création avec Maurice Zundel dans les pas de Saint François d'Assise

Le samedi 24 octobre

Vous pouvez retrouver ces informations sur le site de l'association : *www.amz-france.fr* onglet **« actualités »**

Pour plus de détails, chaque rubrique d'information ci-dessus figure sur le sur le site de l'association.

Pour un élan vers plus grand : les groupes de lecture et partage

Homme de silence et d'écoute, l'abbé Maurice ZUNDEL n'a érigé ni théorie ni système ; il se refusait même à dispenser des conseils. Mais, par tout son être-au-monde, il témoignait de ce qu'il vivait : une présence à la Présence. Si bien que ses mots, à l'oral comme à l'écrit, n'ont jamais été que l'expression vivante, vibrante et vraie de ce qu'il expérimentait dans les profondeurs lumineuses de son être, où s'inscrivait sa passion pour Dieu comme pour l'homme.

Dès lors, lire Maurice ZUNDEL invite à suivre les pistes que l'abbé nous ouvre afin de nous aider à passer, à notre tour, du dehors au dedans, et nous conduire ainsi vers cette Présence qui, en chacune et chacun, ne cesse de se donner et de nous attendre. Le chemin n'est pas forcément facile : des obstacles se dressent, érigés par nos propres limites, nous empêchant de nous réaliser pleinement. Certes, nous pressentons que l'homme passe l'homme et que Je est un Autre ; pourtant, combien nous peinons à décoller de nos « moi » englués dans des déterminismes qui nous tiennent prisonniers de nos petitesses. Alors que nous sommes appelés à la grandeur !

C'est ici qu'une question surgit : à voir l'état du monde, à constater nos diverses façons d'en être personnellement complices, où puiser assez d'élan pour ne pas douter de notre grandeur et ne pas sombrer, finalement, dans l'à-quoi-bonisme ?

Et si nous rejoignions l'un des groupes de lecture et partage ? Ouverts à chacune et chacun, dans un esprit de fraternité, ils permettent à celles et ceux qui le souhaitent de se réunir à une cadence régulière pour, ensemble, lire et explorer le message immense que nous a légué Maurice ZUNDEL. Chaque rencontre est une occasion originale, grâce à l'abbé parti en éclaireur, de nous mettre en route vers la grandeur dont nous sommes porteurs. Alors forts de nos différences, avec émerveillement, nous reconnaîtrons que nous sommes toutes et tous en chemin vers une humanité qu'il appartient à chacune et chacun de mettre au monde.

Des groupes sont actuellement actifs en Suisse, France, Belgique et au Canada. Pour plus de renseignements, il suffit de visiter le site officiel Maurice Zundel, en particulier la page *https://mauricezundel.com/category/amz/.*

Nous vous souhaitons d'oser la joie de la lecture, l'élan du partage et toute la grandeur de l'homme encore possible.

Isabelle Perrenoud
comité de l'AMZ-Suisse
responsable de groupes

INFORMATIONS DE L'AMZ BELGIQUE 2026-2027

Activités

L'association « Maurice Zundel Belgique », organisera durant cette saison 2026-2027, **plusieurs réunions de partage ainsi qu'une retraite à l'abbaye d'Orval :**

Le **12 décembre 2026** : *Etre origine et créateur*

Le **23 janvier 2027** : *Le Christ en agonie jusqu'à la fin du monde*

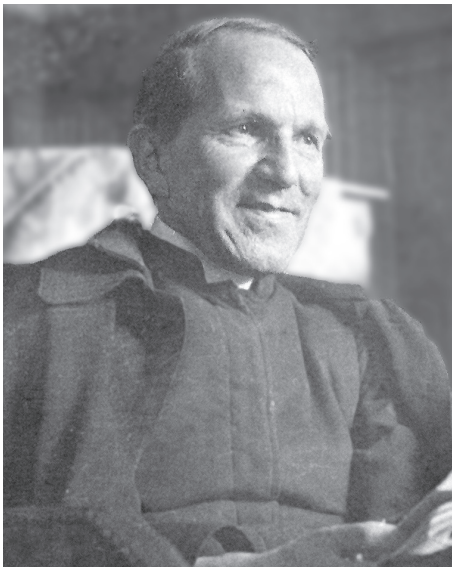
Du **15** au **18 février 2027** : *Retraite avec Béatrice Soltner à l'abbaye d'Orval*

Le **3 avril 2027** : *Le pardon*

Le **22 mai 2027** : *La joie*

Les réunions de partage ont lieu à 1150-Woluwé-Saint-Pierre, avenue du Chant d'Oiseaux, n°2, de 10h à 12h30 (Maison située à droite de l'église du Chant d'oiseaux).

Renseignements : *AMZ BELGIQUE tél. : 00 32 2 759 47 24*
HYPERLINK "mailto:amz.belg@yahoo.fr" *amz.belg@yahoo.fr*



C'est notre regard qui donne sa dignité à l'homme : si vous le regardez comme un « sous-homme », il le devient.

Maurice Zundel

Bulletin des Amis de Maurice Zundel
ISSN 1244 8028
Toute reproduction, même partielle, soumise à autorisation.
Photos : Suzi Pilet et collections particulières